

HORIZON... Thierry Sinda, Président du Printemps des poètes d'Afrique et d'ailleurs

«Je ne pense pas que le Président Macky Sall soit de la même école que Wade»

Printemps des poètes, Festival mondial des arts nègres, Francophonie, son amour pour la culture... Thierry Sinda n'occulte aucune question dans la dernière partie de cet échange à bâton rompu. L'auteur du drame poétique *Voyage en Afrique à la recherche de mon moi enivré*, paru aux éditions Atlantica-Séguier, parle sans tabou de sa famille, du courant de la négritude et de ses projets d'avenir.

C'est pour quand la prochaine édition du Printemps des poètes et quelles seront les particularités ?

Ce sera la deuxième édition et elle se déroulera en mars 2015. C'est prématuré de dire quelle sera la thématique puisque nous avons toujours un invité d'honneur. Cette année (Ndlr, mars dernier), on avait à l'honneur le grand poète, Bernard Dadié, qui avait 96 ans, un poète de la négritude, de la génération des années 50 puisqu'il a publié *Afrique debout* et la *Ronde des jours* dans les éditions Seghers ; lesquelles éditions qui, après avoir publié *Les poètes casqués* en 1939, ont publié les poètes de la négritude qui voulaient bouter dehors le colonialisme français. A travers cette participation de Bernard Dadié, c'est Pierre Seghers, éditeur français, progressiste, engagé, que je salue au passage. En même temps, nous avons rendu hommage aux tirailleurs sénégalais dont Senghor avaient chanté la bravoure notamment dans *Hosties noires...* René Dumont disait que «l'Afrique noire est mal partie» et Senghor lui répondait «mais elle est partie».

Est-ce qu'on peut voir le rendez-vous culturel, le Printemps des poètes, être délocalisé dans les capitales africaines un jour ?

Oui ! Déjà, des gens nous ont contacté de Tunisie pour assister à l'évènement ... Donc cet évènement parisien de néo négritude circule à travers *Lanthologie...* que j'ai publié... Il entre dans les universités américaines. Je pense que cet évènement doit être inscrit dans un autre qui conjugue d'autres disciplines, tous les arts comme j'en ai parlé tout à l'heure, le Panaf en Algérie, le Fesman au Sénégal. Il faut de grands évènements culturels qui permettent aux peuples de se rencontrer. Le *Printemps des poètes* et d'autres évènements aussi intéressants qui se passent peut-être à Londres ou dans d'autres pays africains peuvent se retrouver et créer une véritable dynamique culturelle. Cela va se traduire par une véritable dynamique des peuples, par une véritable dynamique économique.

«Je veux faire un documentaire musical à Madagascar»

Est-ce que vous êtes actuellement sur un projet littéraire ?

J'ai déjà fait 624 pages de *Lanthologie*. Je veux souffler un peu. Mais je peux vous annoncer d'ores et déjà que je suis sur un projet cinématographique. Je veux faire un documentaire musical à Madagascar parce que vous avez des musiciens qui sont issus des côtes, de types africains, qui font des danses africaines et qui ont par conséquent un marché africain. Or, les habitants de Madagascar

vivent trop entre eux. C'est une île renfermée sur elle-même. Donc, ce documentaire va être un petit peu l'ambassadeur. Puisqu'il va ouvrir des portes à ces musiciens. Cela va générer de l'argent et favoriser le brassage des peuples, des cultures, des civilisations et pour une renaissance africaine avec toutes les îles qui sont autour. Je ne travaille pas seulement pour le *Printemps des poètes*.

Avez-vous déjà un titre pour ce film ? Y a-t-il déjà un synopsis ?

Ce qui m'intéresse beaucoup, ce sont les chanteuses et danseuses de la côte comme Chila qui, à mon avis, est la meilleure danseuse d'une danse locale...

En Europe, vous êtes caricaturé comme «monsieur culture de l'Afrique», comment appréciez-vous cela ?

Ça m'amuse beaucoup. Aucun pays au monde ne peut se développer seul. Il faut qu'on fasse des passerelles entre les pays. Alors, si j'arrive modestement à contribuer à ces ponts, j'aurais atteint mon objectif puisque nous sommes l'Afrique comme il y a l'Europe, l'Asie, etc.

Vous héritez votre amour pour la culture de votre père ou c'est dans le sang ?

Nous sommes quatre enfants. Je suis le troisième. Ma sœur est professeur de Français. Elle ne connaît pas plus que ça, la culture africaine. Nous sommes tous nés à Paris. Ma petite sœur a le sang italien, mais fait la danse zoumba africaine. Donc, c'est pour vous dire que certes mon père est dans ce domaine : premier poète noir de l'Aof. Il a cheminé avec tous ces grands compatriotes de lutte, les Senghor, les Césaire, les Damas. Sa vie a eu un impact sur moi, mais ce n'est pas lui qui a dit : «*Mon fils tu vas prendre ma succession.*» C'est quelque chose qui est venu de manière spontanée. J'ai la chance, quand il y a des problèmes, d'aller justement voir des référents pour savoir ce qui se passe. Donc, c'est peut-être cette chance là qui m'a donné le goût pour la chose culturelle. C'est quelque chose de spontané, pas d'obligatoire

puisque étant né à Paris, j'aurais pu ne pas m'intéresser à la culture africaine comme le font mes frères ou sœurs. Mais quand même, j'ai eu la chance d'étudier au Sénégal au lycée Van-veau, en Côte d'Ivoire au lycée classique d'Abidjan et adolescent je pourrais dire que ça m'a sauvé.

Comment cela vous a sauvé ?

Par rapport aux Noirs qui sont en France et qui sont loin de leurs cultures. Ceux là qui ne sont pas nés en Afrique. Ce n'est pas de leurs fautes.

Parfois, ils se sentent un peu rejetés par leur pays d'accueil... Ils ont une certaine violence qui se traduit avec certaines musiques de rue, dans des banlieues, le rap, le slam, qui parfois malheureusement se termine mal. Si vous allez dans les prisons en France, vous allez trouver beaucoup de Noirs ou Arabes qui ont fait de menus délits. La justice française est un peu dur certes, mais ils sont nombreux et sont à la recherche de leurs repères. Et je pense que des poésies comme celle qu'on trouve dans *Lanthologie des poèmes d'amour d'Afrique et d'ailleurs* peut contribuer à donner des figures positives à ces jeunes de banlieue. Cette poésie en français n'est pas du tout inutile.

Vous évoquez tantôt les relations entre votre père (Martial Sinda), Senghor, Césaire et Damas. On remarque malheureusement qu'il n'est pas très connu, très étudié et lu. Qu'est-ce qui l'explique, à votre avis ?

Vous savez, la poésie, c'est une affaire de période. Il y a des gens qui sont en train d'être découverts et d'autres passent à la trappe. Mais tous les livres dont nous parlons ont une valeur majeure et seront étudiés par des gens éclairés dans les 100 ans qui vont suivre. Maintenant, si vous êtes président de la République, vous êtes député-maire, vous avez une grande visibilité et vous avez une force beaucoup plus importante que quelqu'un comme Damas qui a été battu plusieurs fois aux élections législatives et qui va ensuite faire des

«C'est malheureux que la culture soit totalement négligée»

conférences, être accueilli dans une université américaine pour enseigner la négritude. Lorsque mon père me parlait de Damas, il parle d'un homme très généreux qui, quand il avait un peu d'argent, offrait à boire à tous ses amis. Après, il n'avait plus rien. Et quand vous dites qu'il est moins connu, vous voulez dire en Afrique ou en Europe ? Je suis persuadé qu'aux Etats-Unis, Léon Gontran Damas a une place beaucoup plus importante... Vous savez la négritude, peut-être pour des raisons idéologiques, a été très mal enseignée. Souvent, elle se limite en France, à Senghor, à Césaire, parfois à Damas, mais si vous prenez des ouvrages américains, vous avez 20 à 30 personnes spécialistes de la question... Bref, aujourd'hui, c'est le puzzle de la négritude qui doit être constitué. Et s'il y a un livre que je veux faire, ce sera sur ce sujet-là. Et il sera volumineux.

On a l'impression qu'au Sénégal, chaque Président a son année de gloire culturelle. On a vu Senghor avec le Festival mondial des arts nègres, Wade avec le Fesman et bientôt Macky Sall avec la Francophonie. Qu'est-ce que cela vous inspire ?

Je ne crois pas que c'est dans le même ordre d'idées. Senghor a fait le Festival mondial des arts nègres parce qu'il était le théoricien de la

Propos recueillis en Egypte par Gilles Arsène TCHEDJI - arsene@lequotidien.sn



accueillir la Francophonie. C'est vrai qu'à côté de cela, il y aura des manifestations culturelles, mais c'est la France avec l'institut de l'Oif qui a choisi la ville dans laquelle on fera le sommet. Bref, ce sont des décisions collégiales de l'Oif avec les grands pays financiers que sont la France, le Canada, la Suisse. Donc, ce n'est pas pareil. Maintenant, cette fibre panafricaniste qu'avait Abdoulaye Wade, je ne pense pas que le Président Macky Sall soit de la même école. Il est économiste, à ma connaissance, il n'est pas panafricaniste. Ils sont de deux générations différentes.

Que pensez-vous de l'absence de politique culturelle dans les pays africains ?

Il faut dire que les ministères de la Culture sont les moins bien. En France, on s'organise de sorte que le budget alloué, soit 1% du budget national. En Afrique, on est très en deçà. Il y a alors un problème financier. A cela s'ajoute un autre problème, d'ailleurs général, celui de techniciens. Lorsque le Président Wade a voulu faire le Fesman, il s'est entouré de beaucoup de techniciens de différents pays. Il y avait des Sénégalais, des Français, etc. Donc, le ministre ne peut pas tout faire seul. Il n'est pas forcément formé dans tout cela. Mais c'est malheureux que la culture soit le parent pauvre et totalement négligée. Quand on voit qu'un grand pays comme le Sénégal, comme un peu partout en Afrique, qu'il n'y ait une seule salle de cinéma, il y a un manque de volonté politique. La culture est le levain du développement, elle est nécessaire.

Fin